



Yveline
Loiseur

ICONOGRAPHIE

LA VIE COURANTE, 2002-2009

Série de 81 photographies, tirages argentiques sur lambda contrecollé sur aluminium, châssis aluminium, 85 x 85 cm
Édition publiée chez Trans Photographic Press, avec un texte de Michel Poivert, 2011



Sans titre 27, 2004



Sans titre 67, 2008



L'ÉQUILIBRE OBTENU ENTRE LA SITUATION PROSAÏQUE D'UN JEU D'ENFANT ET LA REPRÉSENTATION D'UN RÊVE EST LA GRANDE RÉUSSITE DE LA VIE COURANTE.

L'image contient ainsi l'immédiateté d'un regard jeté sur une scène qui soudain vous frappe, et dont on sait que la magie s'évanouira avec le détournement du regard. De ces scènes face auxquelles on se garde de respirer pour ne pas interrompre le charme. Pour obtenir cette suspension, Yveline Loiseur, on le sait, travaille avec constance et soumet ses modèles aux exigences de la pose. Cette part de théâtralité ne cherche pas à reconstituer le souvenir d'une scène mais à le construire.

Nous sommes au croisement des contes de fées et des remous psychanalytiques. Dans les eaux troubles de la vie courante. L'enfance se donne ainsi comme un laboratoire et l'excentricité est le produit de déplacements mesurés, où les usages communs réservés aux objets, aux vêtements ou à tout autre élément contient une part d'irrationnel. L'enfance ne connaît pas l'absurde. L'excentricité de ces scènes est de celle que les surréalistes ont développée dans leurs images, où l'on feint l'indifférence devant la plus manifeste intrigue.

Michel Poivert, extrait de "Le Happening et la berceuse", in Yveline Loiseur, *La Vie courante*, Paris, Trans Photographic Press, 2011.

1. Vue de l'exposition *La Région humaine*, Musée d'art contemporain de Lyon, 2006
Commissariat: Michel Poivert

2. Vue de l'exposition *50 ans de photographie française de 1970 à nos jours*, organisé par le Ministère de la culture dans les jardins du Palais-Royal à Paris du 5 mars au 3 mai 2020.

L'HEURE DEFLEURIE, 2022

Ensemble de 12 photographies

Tirages Fine Art sur papier Hahnemühle, 70 x 70 cm, 60 x 67 cm, 70 x 57 cm, 60 x 48 cm, 50 x 40 cm.



Sans titre 1, 2021



Sans titre 5, 2017



YVELINE LOISEUR RENOUÉ ICI LES FILS DU TEMPS DANS UN POÈME MÉLANCOLIQUE AUTOUR DE LA VIEILLESSE, À PARTIR D'UN TEXTE DE PAUL CELAN QUI DONNE SON TITRE À CET ENSEMBLE.

JE SUIS SEUL, je mets la fleur de cendres
dans le verre rempli de noirceur mûrie. Bouche
soeur, tu prononces un mot qui survit devant les
fenêtres,
et sans un bruit, le long de moi, grimpe ce que je rêvais.
Je suis dans la pleine efflorescence de l'heure
défleurie et mets une gemme de côté pour un
oiseau tardif:
il porte le flocon de neige sur la plume rouge
vie; le grain de glace dans le bec, il arrive par
l'été.

Paul Celan, Pavot et mémoire, 1952

Yveline Loiseur convoque dans un même mouvement la présence du passé et sa disparition, le souvenir de certaines peintures et les obsessions de la photographie pour les miroirs, le dessin des fenêtres, les images doubles, les fantômes, l'apparition des formes et leur évanescence. Dans les vacillements brillants de la mémoire et l'embrasement du crépuscule cher aux romantiques allemands, elle met en scène les figures du passage, du seuil et de l'attente.

Installés sur les rivages des songes, à la lisière des ténèbres et de la lumière, les personnages de L'heure défleurie¹ composent les apparitions fragiles d'un monde qui s'évanouit dans le silence et où résonne l'inflexion des voix chères qui se sont tues².

¹ Paul Celan, Choix de poèmes réunis par l'auteur, traduction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Poésie / Gallimard, 1998

² Paul Verlaine, Poèmes saturniens, Paris, Gallimard, collection folio, 2010 (1866)

CENDRES, 2015

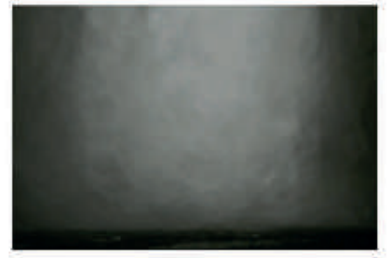
Ensemble de 6 photographies, tirages Fine Art sur papier Hahnemühle, caisses américaines, 65 x 65 cm et 65 x 97,5 cm.
Texte de Samuel Beckett, Cendres, 1959.



Cendres 1, 2015



Cendres 2, 2015



LE TITRE RENVOIE À LA PIÈCE RADIOPHONIQUE DE BECKETT CENDRES (1959)

Dans une chambre (peut-être), un personnage parle seul. Il cherche à qui parler et fait resurgir des voix du passé et de l'enfance; on entend d'autres voix que la sienne, qui sont peut-être le fruit d'une hallucination (des fantômes), mais aussi la scansion de la mer dehors, derrière la fenêtre. Un court extrait de ce texte apparaît au milieu d'une des images, sans qu'on n'en voit le début et la fin, comme une voix surgissant de l'obscurité.

Les problématiques à l'œuvre ici sont celles de l'impossible passage, de l'étirement du temps, de la mémoire et de la disparition.

Des personnages (des enfants, des adolescents, une vieille femme) attendent dans un espace étroit entre une fenêtre et un rideau. Le voile de tissu placé entre la fenêtre et l'appareil photo joue ici comme l'écran de projection d'une ombre et permet l'apparition des images. Elle instille aussi un doute quant à la réelle présence des figures humaines.

Le dehors apparaît sous la forme dématérialisée du rideau d'une cascade figé dans ses différents mouvements, il obstrue la surface de l'image et barre une éventuelle échappée. (YL)

LOINTAIN INTÉRIEUR, 2019

Série de 18 photographies, tirages Fine Art sur papier Hahnemühle contrecollé sur dibon, caisse américaine blanche, 87 x 70 cm, 81 x 70 cm, 70 x 70 cm
Résidence d'artiste à l'hôpital de Chambéry de juin à novembre 2019 autour de la représentation du temps des patients.
Publication aux Éditions 205, 2020, texte de Michel Poivert, Aux êtres patients



Sans titre 5, 2019



QUELLES IMAGES PRODUIRE DE CETTE EXPÉRIENCE DU TEMPS ?

Quelles images produire de cette expérience du temps ? Les parallèles entre la photographie et le temps des patients sont nombreux. La chambre n'est-elle pas à la fois le lieu du repos et la «boîte» obscure (camera obscura) dans laquelle se forme l'image ? Le «temps de pose» nécessaire à la prise de vue n'est-il pas ce moment d'immobilité qui est imposé au corps par la maladie ? Tout modèle se doit d'être patient... L'instant, si célébré par la prise de vue, n'est-il pas ce qui, justement, est venu se dilater chez le patient en un ralenti existentiel – un instant qui dure, voilà peut-être la définition même d'une photographie qui est aussi celle de la souffrance.

Le protocole photographique engage une relation particulière. Bien moins qu'une prise d'image par surprise, il s'agit avec Yveline Loiseur d'une concertation. Le consentement à l'image est obtenu à partir d'une compréhension mutuelle, la photographe projette avec pudeur son imaginaire dans l'existence du patient, ce dernier trouve là l'occasion de réfléchir à son existence en acceptant l'opportunité d'un reflet inédit de lui-même.

La photographie, dans le cadre d'une démarche artistique, vaut pour autant qu'elle induit l'intelligence sensible d'une relation. Ce qui est «mis en œuvre» n'a pas pour objectif de faire, au mépris des êtres patients, de quelconques chef d'œuvres. Mais plutôt d'inventer des formes visuelles de l'expérience consentie. Yveline Loiseur a forgé son univers dans le temps long de la vie de famille, ou bien de la relation avec des sites et des groupes sociaux, et à chaque fois c'est une sorte de théâtralité douce qui lui a permis de créer des formes poétiques. (...)e que les surréalistes ont développé dans leurs images, où l'on feint l'indifférence devant la plus manifeste intrigue.

Extrait du texte de Michel Poivert, *Aux êtres patients*, Editions 205, 2020

ENTRE CENTRE ET ABSENCE, 2012

Ensemble de 14 photographies réalisées au Musée Hospitalier de Charlieu, tirages Fine Art sur papier Hahnemühle, caisses américaines blanches, 71 x 90,5 cm
Prix Camera Clara 2012



Sans titre 6, 2012



LE TITRE EST EMPRUNTÉ À HENRI MICHAX, POÈTE QUI DESSINE L'ÉCOULEMENT DU TEMPS EN JOUANT AVEC LA MÉMOIRE DES FORMES

Les photographies de la série montrent des lits d'hôpital de l'Hôtel Dieu de Charlieu, dans la Loire.

Le bâtiment qui les abrite, élevé au XVIIIème siècle, est devenu aujourd'hui le Musée hospitalier.

La série comprend 14 photographies, correspondant aux 14 lits situés face à face le long des murs de la grande salle des malades, en service jusqu'en 1981.

Chaque lit se donne comme un petit théâtre des émotions, une réminiscence assourdie et dénudée de la couche du Roi dans sa chambre à Versailles.

Tous pareils, tous différents, les lits sont les lieux exemplaires du spectacle de l'intime. Le rideau du premier plan exprime cette ambiguïté : fermé il dissimule la souffrance aux yeux des autres, ouvert il dévoile le souvenir de la douleur et expose sa disparition.

La lumière naturelle irradie l'espace intérieur de chaque lit et sculpte les plis des tissus.

Le temps de pose, d'une dizaine de minutes, enregistre le lent déclin de la lumière du jour, il permet de saisir une image qui s'évanouit secrètement dans le silence et accompagne une vision contemplative, méditative.

Ce temps long permet aussi de fixer une mémoire fossile, présente dans la variété des étoffes, les marques du vieillissement, les raccommodages.

Si la lumière souligne les vestiges présents dans les plis des draps et les rideaux, le cadrage serré permet de s'attarder sur les matières et d'accentuer la perception d'un espace clos et autonome.

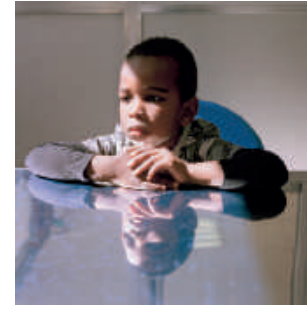
Il isole l'objet de son contexte pour provoquer un rapprochement avec la peinture, notamment avec les monochromes de Robert Ryman. (YL)

CONVERSATION PIÈCES, 2017-2020

Résidence d'artiste à Marseille 11^{ème} (2017-2020), quartier des Néréïdes-Le Bosquet portée par le Centre Photographique - Marseille et soutenue par 13 Habitat. Ensemble de 11 photographies, tirages sur papier Hahnemühle contrecollé sur dibon, cadre bois, 70 x 70 cm.



Sans titre, 2019



YVELINE LOÏSEUR NE CESSE D'INTERROGER CE EN QUOI LA PHOTOGRAPHIE AURAIT PARTIE LIÉE AVEC LA PEINTURE DE GENRE.

Réactivant le modèle pictural de la conversation piece, tableau à mi-chemin entre le portrait, la scène de genre et le paysage représentant des groupes en conversation dans un espace domestique, la maison ou le jardin, les enfants et les adolescents des Néréides ont pris place devant l'appareil photographique au sein de compositions concertées dans l'esprit d'un petit théâtre de situation.

Rejouant le modèle de l'atelier du peintre, campés dans des personnages de rêveurs ou d'artistes, regardent le monde au travers de prismes colorés, les enfants des Néréides réinventent la couleur comme matière, lumière et sensation. Emblème de la peinture, surface et profondeur, le miroir dans l'ambiguïté de son étymologie - à la fois admirer et regarder avec surprise - offre une manière de construire son portrait et son monde en retournant les formes pour traverser les apparences.

ÉCLAIRCIE EN HIVER, 2015

1% artistique - Région Rhône-Alpes, internat du lycée Lumière, Lyon
5 polyptiques, tirages lambda contrecollés sur dibond, sous plexiglas, 65 x 235 à 427 cm



Sans titre 5 (détail), 2013



CET ENSEMBLE EST PLACÉ SOUS LE SIGNE DES PROBLÉMATIQUES LIÉES À LA REPRÉSENTATION DE LA FIGURE HUMAINE DANS DES ESPACES COLLECTIFS ET À L'IMAGE DE L'ADOLESCENCE.

Dans *Eupalinos* ou *l'architecte*, Paul Valéry fait dire à Socrate, dans son dialogue avec Phèdre, que “l'adolescence est singulièrement située au milieu des chemins” ; le philosophe grec lui raconte cette étrange découverte qu'il fit, dans sa jeunesse lors d'une promenade au bord du rivage, d'un drôle d'objet indescriptible dans sa forme et indéfinissable dans sa matière, “de la même matière que sa forme : matière à doutes”.

Les mises en scène avec les élèves ont pour cadre l'embrasement des fenêtres, à la fois analogon du tableau, mais aussi figure du passage (ils posent tantôt devant, tantôt derrière la vitre), jouant ainsi l'instabilité de leurs humeurs et les configurations variables de leurs états intérieurs. Dans le verre de la fenêtre, le ciel d'ailleurs inscrit sa propre géographie sentimentale, faite de nuages menaçants ou de couleurs irisées.

Attentive aux reflets qu'emprisonnent les vitres, je parcours seule les couloirs du lycée et je photographie, en une seule prise de vue à la chambre, les images qui traversent la rue et la cour du lycée en passant par les salles de cours. Les fenêtres constituent l'élément essentiel de cette architecture des années 60. Les photographies ainsi réalisées capturent le souvenir de ces multiples états et disent aussi qu'une architecture est vivante et qu'elle doit tourner autour “d'entrer et sortir”. “Les vivants, dit Socrate dans ce même texte de Paul Valéry, ont un corps qui leur permet de sortir de la connaissance et d'y rentrer. Ils sont faits d'une maison et d'une abeille.” (YL)

CARIATIDES, 2016

Oeuvre dans l'espace public, La Duchère, Lyon 9^{ème}, inaugurée à l'occasion des 33^e Journées européennes du patrimoine et entretenue pour une durée de 5 ans.
Frise monumentale 250 x 1200 cm. 42 photographies, 250 x 250 cm ; 250 x 350 cm



Initiative de l'association de locataires de la barre 110 Vivre au Château et de la Compagnie de danse Hallet Eghayan.
Commanditaire : Lyon Métropole Habitat
Direction artistique : Marianne Homiridis / Bureau des Projets

Sans titre 22, 2016



Sans titre 7, 2016



CARIATIDES EST UNE FRISE MONUMENTALE D'YVELINE LOISEUR ENCHEVÊTRANT MISES EN SCÈNE ET IMPROVISATIONS AVEC COMME INTERROGATIONS CE QU'ON PEUT DIRE DE SON LIEU DE VIE ET DE SON GRAND ENSEMBLE.

L'œuvre est intitulée "Cariatides". Elle se déploie sur le soubassement d'une barre de logements, long de 120 mètres. Ce panoramique est conçu comme une écriture musicale. Il fait le lien entre les figures et le lieu, il marque la fragilité et l'instabilité des images. Dans l'esprit d'un petit théâtre de situation, entre construction poétique et rigueur documentaire, les portraits sont le fruit d'un travail de rencontres et de discussions avec les habitants qui rejouant le modèle collectif de l'immeuble recomposent une nouvelle géographie relationnelle de l'immeuble. Chaque portrait nous dit, peut être, "qu'un être supposé fixé à une place est toujours en réalité participant à plusieurs mondes." (Jacques Rancière)

Avec son titre, on peut y voir le symbole contenu dans la tradition des Atlantes et Cariatides qui intégrant des figures humaines dans l'architecture soutiennent des colonnes ou des piliers en souvenir de l'œuvre d'Atlas. Et le film court d'Agnès Varda, Les Dites cariatides bis (1984), nous dit combien ses figures monumentales sont fascinantes à travers les vers du poème La beauté de Charles Baudelaire.

1. Vue de l'installation